

VILLEGAINON, VICE-ROI CATHOLIQUE DU BRÉSIL

(un épisode de l'histoire de l'Église réformée au Brésil)

PROF. GEORGES RAEDERS

docteur ès-lettres, de l'Université de Paris,
professeur de Langue et Littérature française.

Jusqu'au milieu du seizième siècle, les expéditions françaises au Brésil eurent, toutes, un caractère transitoire et secret; l'expédition du Vice-amiral Nicolas Durand de Villegaignon se proposait, en 1555, un établissement durable. Si ce personnage qui la commanda et en fut le héros principal, a été fort connu de ses contemporains, il n'en fut pas de même de son aventure au delà des mers, dont les premières nouvelles ne se répandirent en France et en Europe qu'avec les échos des violentes polémiques qu'elle suscita. Les premiers chroniqueurs, des Calvinistes, ennemis de l'Amiral, comme Léry, Crespin, Richier, ont, de parti-pris et par haine religieuse, déformé les faits en leur faveur; ils ont réussi à imposer leurs erreurs à la postérité. Les historiens se sont répétés les uns les autres, sans contrôle. "Bélitre, histrion, pirateur, écumeur de mer, malheureux apostat, fou, fantastique, caméléon, impie, aboyeux, galérien, monstre, bourreau, bandit — j'en passe et des pires, écrit Heullhard — telles sont les épithètes qu'on trouve accolées le plus souvent au nom de Villegaignon", sous la plume des historiens réformés qui ont résumé toutes leurs injures dans l'appellation de "Caïn de l'Amérique". Or, ce contemporain de Montaigne résume en sa personne toute l'histoire religieuse, intellectuelle, morale et militaire du XVI^e. siècle. Ce soldat fut aussi marin, agriculteur, industriel, diplomate, historien, théologien, érudit, philologue, homme de la Renaissance en un mot. Il connaissait le grec aussi bien que le latin, langue dans laquelle il a écrit plusieurs ouvrages d'un style élégant. Il parlait l'italien, l'espagnol, et même le turc. Au surplus, "la barbe large, de taille pantagruélique et de construction cyclopéenne, riche et rude en poil, les épaules hautes et larges (ces épaules que bientôt Jean de Léry, un de ses compagnons calvinistes voudra voir jeter aux poissons de la mer", les poings comme des marteaux, le torse fait pour les plus lourdes cuirasses, adroit, léger, prompt aux armes, aux chevaux, à tous les exercices du corps", ce modèle des chefs possédait, en outre, "des dons variés et merveilleux... une ambition de conquérant, une puissance d'esprit égale aux forces du corps, audacieux et brave comme un Français, intrigant comme un Anglais, patient et rusé comme un jésuite espagnol, soldat qui sent l'eau de mer, marin qui sent les bois, homme des âges anciens qu'enivre le souffle des Indes" (Heullhard).

Né à Provins vers 1510, d'une bonne famille de Champagne, Villegaignon était entré, de très bonne heure, après de fortes études de lettres et de droit, dans l'Ordre de Malte; avant sa vingt-cinquième année il y prononça ses vœux

d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, comme aussi d'orthodoxie, car l'Ordre relevait directement du Saint Siège et était à l'avant-garde de l'Eglise romaine.

C'est en qualité de chevalier de Malte qu'il prit part, en 1541, sous la bannière du Christ, à la malheureuse expédition d'Alger organisée par Charles-Quint contre les Turcs. Grièvement blessé sur le champ de bataille après une lutte héroïque, il fut, au cours de sa convalescence à Rome, l'hôte de la famille du Cardinal du Bellay, ambassadeur de France près du Saint Siège; chez les Bellay, il rencontra probablement Rabelais, médecin du Cardinal. L'année suivante (1543), il combat en Hongrie de nouveau contre les Turcs infidèles, puis, peu après, il est au côté de Guillaume du Bellay, lors de la campagne du Piémont terminée par la victoire de Cérisoles. Le jeune chevalier avait alors déjà suffisamment attiré l'attention sur lui pour se voir confier, en 1548, la difficile entreprise d'enlever d'Ecosse la très jeune Marie Stuart, — cinq ans —, que les rois de France et d'Angleterre voulaient, tous les deux, pour des motifs politiques, obtenir pour bru. La réussite de cette mission qui révéla, une fois encore, l'intelligence, l'audace et les qualités de marin de Villegaignon, lui valut du roi le titre et les fonctions de vice-amiral de Bretagne. Cependant, toute liberté lui était laissée pour ses voyages et ses engagements envers l'Ordre. Il courut donc à la défense de l'île de Malte pour lors menacée par les forces redoutables des Turcs; sa bravoure, unie à celle de ses compagnons, la sauva de l'occupation. Ses succès autant que sa fierté de Français, mais aussi son caractère assez violent parfois, lui attirèrent la haine du Grand Maître, l'ombrageux Espagnol Omédès. Contraint de s'éloigner momentanément de Malte, il reentra en France. Au titre de Vice-amiral de Bretagne il commanda la croisière de la flotte française sur les côtes d'Angleterre, lorsque le roi de France se proposa de favoriser les entreprises de Jane Grey contre Marie Tudor. C'est son nom que le Cardinal du Bellay suggéra au Connétable de Montmorency quand il fut question de prendre la Corse aux Génois. Sa charge le conduisit enfin à Brest pour "faire redoubter les gros navires du roi" et "rendre la place en tel état qu'elle mérite pour l'importance dont elle est". Ses divergences avec le gouverneur de Brest, Jérôme de Carné, au sujet des travaux de défense, prirent tout de suite un ton assez vif. Le roi, consulté comme arbitre, tout en donnant raison à Villegaignon sur le fond, trancha la question en faveur de son adversaire. "Pendant ce temps, audit lieu du Brésil résidait un commis du Trésorier de la marine, qui fréquentait familièrement le dit Villegaignon. Cetuy tant pour les affaires de son état qui concernaient le fait de la vice-amirauté que pour sa prudence et grande expérience de beaucoup de choses, lesquelles iceluy commis recontait en table, et propos familiers d'un lointain voyage qu'il avait fait aux Indes méridionales en la partie du Brésil; louant grandement la température de l'air du dit pays, la beauté et sérénité du ciel, la fertilité de la terre, l'abondance des vivres, les richesses et grands biens qui proviennent en la terre, et autres choses dignes de singulière recommandation inconnues totalement aux anciens. Les devis de ce commis plurent merveilleusement à Villegaignon et par grand désir faisait souventes fois répéter les mêmes paroles, et já avait, par fantaisie, envahi l'Empire de toute celle terre, le désir d'y aller de jour en jour augmentait" (Crespin). Il est possible que Villegaignon ait fait un rapide voyage d'inspection au Brésil avant de se décider et de se lancer dans l'aventure qui devait

être la grande aventure de sa vie... Thévet, son premier chapelain, l'affirme ainsi que Claude Haton, le bon curé de Provins, contemporains et compatriote de l'Amiral et qui a laissé des *Mémoires* dignes de confiance. "Peu après l'expédition d'Ecosse, écrit celui-ci, Villegaignon alla seul à la découverte du pays barbare qu'aucuns nomment pays des sauvages, d'autres le Brésil en raison de la teinture qu'on rapporte". A son retour, il pria le roi de lui prêter aide et assistance pour "y planter la foi catholique" et "attirer les habitants à la vraie connaissance de Dieu vivant et éternel qui est la benoite Trinité de Paradis, la personne du Père, du Fils et du Saint-Esprit".

L'expédition dont rêve Villegaignon poursuivit-elle un but religieux (il s'agit ici de la religion réformée), et l'Amiral de Coligny en fut-il l'inspirateur? Les historiens calvinistes se sont efforcés d'accréditer cette opinion. La vérité semble toute autre. Ce fut le roi Henri II, le roi seul, qui fournit à Villegaignon, non seulement son appui moral, mais les fonds nécessaires aux premiers frais, dix mille francs, somme considérable pour l'époque, ainsi que deux beaux navires. Une lettre du 25 mars 1554, signée de la propre main du roi, révèle la plus parfaite confiance en Villegaignon; le nom de Coligny n'y figure pas.

L'expédition, d'ordre purement économique et stratégique, — l'installation d'un poste militaire, d'un comptoir et d'une colonie —, visait à la protection et au développement du commerce français, entravé trop souvent par la cupidité et les prétentions des Portugais. Prétentions que, malgré bien des hésitations, les rois de France qui ne considéraient pas sans envie les richesses fabuleuses tirées par le Portugal et l'Espagne de leurs "colonies" lointaines, ne s'étaient, en définitive, jamais résigné à admettre. En dépit de la célèbre bulle du pape Alexandre Borgia qui, le 14 mai 1493, avait concédé aux rois de Castille et de Portugal, à l'exclusion de tous autres, la possession des terres découvertes ou à découvrir entre les Açores et les Molusques, les rois de France souscrivaient à la boutade de François Ier: "Le soleil brille pour moi comme pour les autres". Et les Français pensaient comme leur souverain: "Et quand en autre qualité, écrira Lescarbot au XVII.^e siècle, le dit Pape "Alexandre VI en aurait ordonné, outre que son pouvoir est spirituel, il est à disputer savoir s'il pouvait et devait partager les enfants puinés de l'Eglise sans y appeler l'aîné".

Si le recrutement des cadres de la mission offrit peu d'embarras pour le chef, celui des futurs colons ne se révéla pas très aisé. A nous en rapporter à Claude Haton, "le dit voyage fut alors publié en la ville de Paris à la trompette par les carrefours, afin que s'il y avait des gens débauchés ou esclaves fugitifs en leur pays, ou autres qui eussent volonté d'aller voir la mer et le pays, qu'ils y allassent enrôler en logis dudit Seigneur dedans Paris. Aucuns curieux de voir y allèrent, mais non en si grand nombre que le dit Seigneur eût bien voulu".

Cet échec obligea Villegaignon à se résigner au suprême moyen. Il sollicita du roi Henri II l'autorisation de s'adresser aux criminels "de Paris, Rouen et autre villes", désireux d'échanger leur captivité et pour quelques-uns, le dernier supplice contre la perspective de la liberté. Il les ménerait "au dit pays du Brésil, et les laisserait là avec ce peuple barbare".

Le Vice-amiral commença aussitôt ses tournées d'inspection dans les prisons de Paris et de Rouen. Il nota par écrit tous ceux qui n'étaient ni trop

vieux ni trop fatigués, s'enquit de la cause de leur condamnation, de leur métier, de leur conduite en captivité. De par l'ordre du roi, il requit les juges de lui remettre un certain nombre de ces prisonniers, et, parmi eux, quelques-uns condamnés à la peine capitale. Il en découvrit de tous les corps de métiers : maçons, charpentiers, menuisiers, laboureurs, cordonniers, tanneurs, barbiers, cardeurs, drapiers, vigneron, chapeliers et bonnetiers, et même aiguilletiers. Et aussi des prêtres et des moines de tous ordres. En bref, tout ce qu'il fallait, pour fonder, semble-t-il, de toutes pièces, une ville avec tous ses besoins, et même son superflu.

L'Etat-major dont s'entoura le Vice-amiral, était, malgré tout, plus brillant que l'équipage.

Au premier rang, le chef en second de l'expédition Bois-le-Comte, et le chapelain, le Cordelier André Thévet.

Bois-le-Comte paraît bien n'avoir eu pour seul mérite que d'être le neveu de l'Amiral, le fils d'une de ses soeurs qui avait épousé un Boissy, seigneur de Bois-de-Comte. Autant qu'on puisse en juger par ses actes, c'était un homme peu intelligent, brutal, qui, en toutes circonstances, comme soldat et comme administrateur, se révéla médiocre et imprévoyant. Au Brésil il ne commit que des fautes; il n'y laissa que le souvenir d'une très mauvaise réputation.

Quant au Cordelier André Thévet, "amené pour commander aux choses sacrées" et qui s'était offert aussi comme historiographe de l'expédition, — on lui doit en effet, un récit du voyage —, c'est un singulier personnage: un moine qu'on dirait échappé d'un chapitre de Rabelais. Déjà âgé de 51 ans il avait traîné son froc un peu par tous les coins du monde connu d'alors. Possédé de la plus dévorante passion de lectures profanes et des lointains voyages, il obtint de ses supérieurs, aussitôt terminées ses études théologiques, qui, d'ailleurs, n'avaient pas dû être fort brillantes, et sous prétexte de s'instruire, la permission de parcourir l'Italie. Il rencontra à Plaisance le Cardinal Jean de Lorraine, libéral et généreux, qui lui procura quelque argent pour entreprendre un voyage en Orient. Il parcourut, la plume à la main, Constantinople, l'Asie Mineure, la Grèce, la Terre Sainte; il était rentré en France en 1554, date de la publication de sa *Cosmographie du Levant*. Son voyage a été conté en vers par Baïf dans une *Ode* qu'il insérera dans la préface d'un de ses livres: la *Cosmographie Universelle*. D'autres poètes de la Renaissance aussi célèbres que Ronsard et du Bellay ont chanté les mérites de Thévet.

Que Thévet, quoique resté toujours très digne, ait été strictement fidèle aux règles de son Ordre, rien de moins certain; pour preuve une aventure qui lui advint en Espagne et qu'il a racontée lui-même non sans ingénuité; "Quant à ces inquisiteurs de la foi, ils sont (comme semble) un peu trop spéculatifs en première instance, sans ouïr le plus souvent les défenses d'aucun. Et ne dis ceci sans cause: attendu qu'étant à Séville, certains imposteurs, sous prétexte que l'on me trouva à dix heurs du matin au lit, jour de Saint Thomas, me menèrent lié et bagué devant un d'iceux, crians que j'étais Luthérien, et que ce jour je n'avais été à la messe, sans avoir égard que j'étais arrivé le soir auparavant en la dite ville, fâché et rompu de la tempête et ondes marines. Vrai est que, comme étant prêt à partir, pour être conduit en la prison obscure, j'eusse devant la compagnie tiré un *agnus Dei*, enchassé en or et une petite Croix de bois rouge, faite à la grecque que j'avais apportée de Jérusalem, cela

fut l'occasion de ma délivrance, moyennant aussi le dit *agnus Dei*, que me prit ce gentil inquisiteur, qui me commanda de vider bientôt la ville, sur peine d'être atteint du crime dont l'on m'accusait".

Il est bien possible aussi que, sur la fin de sa vie, Thévet ait un peu oublié l'Ordre de Saint François. En tête de la *Cosmographie* il s'est fait représenter non en robe de moine mais en costume du temps et tenant dans ses mains une sphère; des amours chargés des attributs de la navigation et une inscription latine encadrent le portrait plus que profane.

Thévet dût être agréé d'autant plus facilement par Villegaignon qu'il avait récemment séjourné au Brésil, d'où il était revenu avec Guillaume le Testu, au port de Dieppe, en juillet 1552. Ce premier séjour qui fut sans doute le plus long, est le moins connu: il est vrai que la relation en reste à publier; elle est conservée, manuscrite, à la Bibliothèque Nationale de Paris. La matière ne s'en présente pas en très bon ordre. Le brave Cordelier, déjà très âgé quand il la rédigea, mêle trop souvent les observations sans bien se souvenir si elles concernent le premier ou le second de ses voyages.

D'une autre trempe et d'une autre qualité d'esprit que Thévet est le pilote en chef de l'expédition, Nicolas Barré. Il appartient, sans doute, comme son supérieur, à l'Ordre de Malte, mais à un rang beaucoup moins élevé dans la hiérarchie. Il avait des lettres, entendait le latin et s'y connaissait en botanique. Il a laissé sur l'expédition du Brésil deux lettres écrites dans une langue agréable et pittoresque. Il devait mourir en Floride, sous les coups des Espagnols, en 1562.

A l'état-major de Villegaignon appartenaient aussi Thoret, La Chapelle et Boissi. Ces derniers deux modestes gentilhommes campagnards. Thoret, soldat brave et expérimenté, homme de confiance, avait accompagné naguère Villegaignon dans sa campagne du Piémont.

Les Ecosais, attachés au Vice-amiral depuis la délivrance de Marie Stuart, formaient une garde du corps fidèle et sûre.

Quand la flotte, composée de trois navires, mit la voile vers les terres d'outre-mer, le 12 juillet 1555, six-cents personnes environ étaient réunies à bord. Pas un Calviniste déclaré parmi tous ces gens.

La traversée fut longue et dure, aggravée par la manque d'eau et le scorbut. Enfin, après cinq mois de navigation, Villegaignon et les siens parvinrent au Rio de Janeiro. Quand, rapporte Barré, les Français mirent "pied en terre, chantans louanges et action de grâce au Seigneur", ils trouvèrent "cinq à six cents sauvages, tous nus, avec leurs arcs et flèches, leur signifians en leur langage qu'ils étaient les bienvenus, leur offrans de leur bien et faisant les feux de joie". Le Vice-amiral choisit une des îles situées à proximité de l'entrée de la baie, à vrai dire de peu d'étendue et privée d'eau potable, mais bien défendue par des récifs à fleur d'eau, par conséquent excellente position militaire. Aussitôt, il commanda le travail. Officiers en tête, les hommes se mirent à l'œuvre, aidés par les indigènes recrutés sur place, afin d'élever au centre de l'île le fort, qui reçut le nom de Coligny en la France Antarctique, et, autour du fort, les habitations sommairement construites à la mode des sauvages, "assavoir de bois rond et couverts d'herbe". Pour les approvisionnements, l'Amiral comptait, et peut-être comptait-il un peu trop, sur la bonne volonté et la complaisance des indigènes du continent, dont la sympathie avait été

dès l'abord facilement conquise au moyen de petits cadeaux, et par l'intermédiaire de deux truchements (interprètes) normands qui vivaient, depuis sept ans, au milieu des tribus tamoyos du littoral.

La rigueur et les exigences du chef, sans parler du travail pénible sous un climat inaccoutumé et de la nourriture insuffisante, ne tardèrent pas à lasser des indigènes indolents et des Français qui sortaient presque tous des prisons du royaume. Villegaignon ne s'avisait-il pas, au demeurant, de vouloir contraindre au mariage, ou à la rupture, un des interprètes normands qui vivait en concubinage avec une indigène. Alors, par esprit de vengeance, le truchement vanta aux autres les charmes de la vie libre. Pour le suivre, leur insinua-t-il, que ne se débarrassaient-ils du gêneur, et de ses officieirs par la même occasion? Une tentative d'empoisonnement resta à l'état de projet. Les conjurés renoncèrent également à "mettre le feu aux poudres" du fort, afin de ne pas perdre un matériel qui pourrait leur servir. Ils décidèrent, en fin de comptes, de massacrer Villegaignon et son état-major, le 1^e février 1556. Trois des Ecossais dévoilèrent le complot. La réaction du chef fut impitoyable. Quatre des hommes les plus compromis furent arrêtés. L'un fut "pendu et étranglé", un second se jeta à la mer et se noya, les deux autres furent condamnés au travail forcé, la chaîne aux pieds. Quant à l'interprète, instigateur de l'affaire, il réussit à prendre la large, entraînant dans sa défection vingt à vingt-cinq Français. D'autres désertions suivirent, de plus en plus nombreuses. Enfin, les indigènes étant alors décimés par une violente épidémie, le truchement les convainquit facilement que Villegaignon leur avait jeté un sort. La position de l'Amiral devenait délicate autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son île. Privé du ravitaillement qu'il espérait des indigènes, il n'ignorait pas, non plus, que les Portugais, alertés, attendaient une occasion opportune pour lui donner l'assaut. Il est probable que les deux missions qu'il envoya, à cette époque, entre février et mars 1557, l'une vers le Sud et le Rio de la Plata, l'autre vers le Nord et Cabo Frio, avaient pour but de transférer ailleurs sa colonie. Cependant, la navigation et les échanges continuaient entre la France et le Brésil sous la protection, plus apparente sans doute que réelle, du fort Coligny.

De toutes façons, Villegaignon comprenait qu'il avait besoin de renforts. Les Portugais eux-mêmes tenaient pour certain que, si le roi de France daignait envoyer à son protégé trois ou quatre mille hommes de guerre, celui-ci serait en mesure de lui conquérir "partie des Indes Orientales". Aussi bien, deux mois à peine après son arrivée, renvoie-t-il en France son neveu Bois-le-Comte à la fois pour renseigner ses supérieurs sur les résultats acquis et solliciter de nouveaux secours. Thévet, malade, s'embarque avec Bois-le-Comte et quitte le Brésil.

A qui donc s'adresse Villegaignon? Sans nul doute au roi Henri II, peut-être à Coligny, grand Amiral de France. Mais sûrement pas à Calvin. Les historiens réformés affirmeront, cependant, qu'il a écrit directement au chef de la Réforme une lettre, et même deux lettres. Villegaignon exigera, plus tard, pour sa défense, que, ces lettres, on les lui montre. Nulle trace et nulle part. Le Vice-amiral nia toujours avec énergie qu'il ait fait appel à des Calvinistes, susceptibles, d'une part, de répandre leur doctrine sur les plages et dans les forêts du Nouveau Monde, et d'autre part, d'offrir un lieu d'asile à leurs adeptes persécutés en France. Il n'a même pas tellement

songé au début à répandre sa religion, à lui bon catholique, parmi les indigènes, alors qu'il disposait d'un missionnaire comme Thévet. "Si j'eusse demeuré plus longtemps en ce pays là, écrit Thévet, eussè-je tâché à gagner les âmes égarées de ce pauvre peuple, plutôt que de m'étudier à fouiller en terre pour y chercher ce que nature y a cachées". Cependant, le prêtre a traduit en Topinamboux, à l'usage des indigènes, et sans doute à la demande de son chef, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*.

Aucun chroniqueur portugais ou espagnol du temps, aucun annaliste de la Compagnie de Jésus, ne songe à reprocher à Villegaignon, personnage que pourtant nul d'entre eux n'aime beaucoup, d'avoir travaillé personnellement à la fondation d'une colonie calviniste en terre du Brésil. Si la pensée d'une colonisation de cette espèce s'insinua dans l'esprit de quelqu'un, ce ne fut donc pas dans celui de Villegaignon, qui sera le premier surpris par l'arrivée d'un groupe de Calvinistes, mais bien dans celui de Coligny, de Coligny uniquement. S'il y eut surprise, et surprise des deux côtés, du côté du Vice-amiral et de celui des Réformés, Coligny en porte seul, semble-t-il, la responsabilité.

Le groupe des nouveaux colons qui, après un voyage très mouvementé, arrivèrent à Rio de Janeiro, sous la conduite de Bois-le-Comte, le 7 mars 1557, constituait-il une véritable équipe missionnaire? Non, assurément, puisque, sur trois cents personnes, une quinzaine, pas davantage, appartenaient à la religion réformée et se recommandaient de la doctrine comme la personne de Calvin, qui, en effet, les avait désignés. L'un d'eux Jean de Léry, étudiant en théologie à Genève, qui, dix-huit ans plus tard, et devenu pasteur, fut le meilleur chroniqueur du voyage, nous a laissé le nom de chacun des "frères", qui forment l'élite, l'élite bientôt agissante, du groupe. Les deux ministres désignés par Calvin comme guides spirituels sont des moines défroqués, Pierre Richer et Guillaume Chartier. Un troisième religieux "renié", arrivé avec eux, un Jacobin du nom de Jean Cointa, qui se dit sire de Bolès et docteur en Sorbonne, échouera un jour dans les prisons de l'Inquisition à Lisbonne, après avoir par trahison livré aux Portugais les secrets de la citadelle de Villegaignon.

Parmi tant d'hommes, six femmes, cinq jeunes et une duègne beaucoup plus âgée, chargée de la surveillance des premières. Nulle relation ne nous renseigne si ces jeunes personnes s'exilaient volontairement ou si c'étaient des condamnées de droit commun, des filles emprisonnées pour le scandale de leur vie, à qui la justice permettait, selon l'usage assez cruel du temps, de se réhabiliter par leur bonne conduite, le travail et un mariage lointain. Seul, le nom de famille de l'une d'elles nous a été conservé, ou plutôt celui de son oncle, un modeste commerçant de Rouen nommé Roquette et qui mourut en arrivant à la colonie; cette fille, en effet, fut épousée en l'île de Villegaignon par Jean Cointa, le moine renégat auquel il vient d'être fait allusion.

Les premiers contacts entre le chef et les nouveaux venus furent beaucoup mieux que cordiaux. Ces gens-là, calvinistes ou non, par contraste avec la plupart de ceux qui l'entourent, des énergomènes qui ont conspiré contre sa vie, ne sauraient lui déplaire, car ils sont beaux parleurs, paraissent fins, honnêtes, disposés à travailler de tout leur coeur. Au surplus, l'écho des querelles qui commencent à agiter la mère patrie et celui des luttes qui commencent à ensanglanter son sol, ne parvient que très assourdi jusqu'aux rivages de Guanabara. La réforme ne s'affirme pas encore comme une repture définitive,

elle ne reste aux yeux de certains qu'une menace assez lointaine contre l'unité chrétienne. Villegaignon, en réponse à la lettre de Calvin que les pasteurs lui ont apportée, — la voici la seule lettre qu'il reconnaît avoir écrite au chef de l'Eglise réformée —, avoue sans hésitation: "Je ne puis nier que je n'ai été ravi de leur arrivée: ils avaient de tels dehors de sainteté que j'ai pu croire à un trésor de la divinité tombé sur notre sol.. Mais, ajoute-t-il promptement, "ils n'ont pas soutenu longtemps cette apparence". Pour les pasteurs, Villegaignon allait vite cesser d'être, comme ils l'écrivirent d'abord à Calvin, "un père et un frère", "un nouveau Saint Paul", un "nouveau Salomon". L'étroite île de Villegaignon, le fort Coligny, tend rapidement, sous l'impulsion des ministres, à devenir une Genève en miniature: Conseil des notables, prêches, prières publiques, célébration de la Cène, communion sous les deux espèces, discussions entre les pasteurs et Cointa, puis avec Villegaignon, qui y mêle, trop ardemment, sa connaissance des Pères de l'Eglise, à propos de la cérémonie d'un mariage ou des prescriptions de Saint Cyprien et de Saint Clément au sujet du vin et de l'eau de la consécration. Le Vice-amiral, qui préférerait du travail aux discussions et d'autant plus qu'il craint une offensive des Portugais, s'irrite, redouble d'exigences, parfois de brutalités, risque de se laisser entraîner à l'injustice. L'orthodoxie l'inquiète. Les pasteurs le prennent de haut, désavouent l'autorité du chef, prêchent plus au moins ostensiblement la révolte. Avec leur petit groupe de coréligionnaires excités, ils sont autorisés par le Vice-amiral excédé, après une année d'inutiles débats, à gagner le continent afin d'y attendre le départ d'un navire pour l'Europe. Au bout de deux mois, le 4 janvier 1558, ils réussirent à s'embarquer, à des conditions draconiennes, sur un bateau qui faisait eau de tous côtés. Il leur fallut vingt semaines de navigation dangereuse au cours de laquelle tous faillirent mourir de faim, pour atteindre les côtes de Bretagne. Heureux de s'en être tirés à si bon compte, car cinq de leurs compagnons, qui, encore en vue du Brésil, avaient quitté le navire par crainte d'un naufrage probable, crurent bon de revenir vers Villegaignon et d'implorer son pardon. Le terrible chevalier, irrité, soupçonneux, exigea d'eux une réponse écrite à un questionnaire qu'il leur remit sur le dogme. Là dessus, il en condamna, les tenant pour hérétiques et traîtres, deux à la prison perpétuelle, les autres à la mort (ceux-ci furent jetés à la mer). Ils figurent, les uns et les autres, au martyrologe protestant.

Ces condamnations jetèrent la terreur dans l'âme des colons qui restaient; les désertions se multiplièrent. L'oeuvre de Villegaignon était désormais compromise. Et d'autant plus que, brusquement, le vice-amiral se décida à quitter le Brésil où il séjournait depuis quatre ans pour se rendre en France; sans doute, appelé ou non par le roi, voulait-il en, même temps, aller se justifier personnellement au sujet des rapports calomnieux sur son orthodoxie que ses ennemis, il le savait, répandaient sur son compte, et obtenir de nouveaux secours. Ses tentatives pour revenir au Brésil, et y revenir en force, n'aboutirent pas.

Villegaignon ramena en France, avec quantité d'objets curieux, une cinquantaine d'indigènes, hommes et enfants, qui l'avaient suivi en toute liberté; il en donna une partie au Roi et à la cour; les autres, qui furent baptisés et apprirent le français, restèrent à son service, pour le grand étonnement des gens de la petite ville de Provins, nous apprend Haton.

Cependant, un des tout premiers soins de Villegaignon, dans les trois mois qui suivirent son retour, fut de se mettre en quête d'une sùre direction spirituelle pour la colonie qu'il ne désespérait pas de réorganiser sur des bases nouvelles. Il lui sembla naturel de s'adresser à la Compagnie de Jésus qui menait, en tête, le bon combat contre l'hérésie. Sa démarche fut solidement appuyée par le Cardinal de Lorraine. Le P. Liétard qui fut l'intermédiaire du Cardinal près de ses frères du groupe de Paris, insiste en présentant Villegaignon à ceux-ci, qu'il s'agit d'"un chevalier principal de Rhodes, homme aussi remarquable dans les lettres grecques et latines que par sa vertu". "Ce chevalier, mandaté par le Roi très chrétien, s'est rendu, il y a cinq ans, à l'Île d'Amérique où il a conquis, d'une part par ses bonnes oeuvres et d'autre part les armes à la main, près de deux cents lieues de terre". Le Vice-amiral a cru bon d'user également de la recommandation d'un docteur qu'il savait ami intime des jésuites: "J'ai écrit au docteur, écrit encore le P. Liétard, et lui ai dit que nous n'avions ici personne à envoyer avec lui et si loin pour une mission de cette sorte. Pour lui montrer, pourtant, le désir que nous avons de gagner des âmes à Jésus-Christ, nous lui donnons quelques espérances. Pris entre la crainte et l'espoir, mais plus enflammé d'amour que retenu par la crainte, il a commencé par nous dire de ne pas abandonner une si louable entreprise par crainte du voyage, ou par crainte de manquer du nécessaire, étant donné qu'il prendrait tout à sa charge et qu'il obtiendrait du roi tout ce dont nous aurions besoin, tant en livres qu'en ressources; en outre, il mettrait tout en mouvement pour que, soit par pétition royale, soit sur la demande du Cardinal, on demandât au Souverain Pontifice une douzaine ou davantage de nos pères pour cette île." Tout en se montrant favorable au projet du chevalier, le même jésuite remarque qu'en Amérique la place est bien assez grande pour tous et qu'il y reste beaucoup d'infidèles à amener au giron de l'Église. Par ailleurs, pense-t-il, il ne manque pas, là-bas, de gens qui entendent la langue du pays et aideront les religieux dans leur oeuvre de catéchisation; c'est du moins ce que lui a confirmé un interprète qui en revient. Les navires de Villegaignon "attendent le retour du dit Seigneur au Havre de Grâce", ce qui fait supposer que son séjour en France ne devait être que de courte durée.

En définitive, la demande de Villegaignon fut rejetée par les jésuites après un long examen. Ce refus se justifie aux yeux des pères par deux motifs que, de Lisbonne, le P. Miguel de Torres expose au Père Général: d'abord, le pays où prétend retourner ce chevalier de Rhodes avec des pères français de la Compagnie est fief du Portugal; des jésuites portugais y oeuvrent déjà; de plus, certains bruits — des bruits calomnieux — courent sur l'orthodoxie de Villegaignon: "à Lisbonne on sait ce qu'est cet homme", "un hérétique qui vit en tyran à Rio de Janeiro d'où il a été chassé par les Portugais" (ce que est notoirement faux). Le Père Miguel de Torres insiste pour que la connaissance de ces faits soient non seulement portée à la connaissance des jésuites de Paris mais répétée à Rome.

Le chevalier aurait néanmoins réussi, ressort-il vaguement d'une lettre d'Anchieta à envoyer en Amérique quelques religieux français d'habits blancs; plusieurs d'entre eux y seraient morts, tandis que les autres seraient rentrés en France après un bref séjour au Brésil.

Pas davantage qu'auprès des autorités ecclésiastiques, le vice-amiral de Villegaignon ne parvint à se faire écouter, comme il l'aurait désiré, près des autorités civiles, dont il était le plus en droit d'attendre de l'aide pour assurer son retour en force à Guanabara. Il perdit, en juillet 1559, son plus ferme appui en la personne du roi Henri II, tué dans un accident de tournoi, à peine âgé de quarante ans. Le roi défunt laissait à son successeur, l'aîné de ses quatre fils, François II, une situation fort embarrassée. Les finances de l'État, complètement désorganisées, exigeaient des économies forcées aux chapitres les plus importants de la vie nationale. Ainsi, une ordonnance du 14 juillet 1559, annonce-t-elle, par exemple, une réduction massive des troupes et des cadres que la paix de Cateau-Cambrésis rendaient disponibles. Alors que tant de capitaines et de soldats se trouvaient brusquement sans emploi, et quelques-uns même sans ressources, comment Villegaignon aurait-il pu espérer qu'on s'intéressât à une affaire aussi lointaine que la sienne? Que signifiait le Brésil pour le chétif adolescent de quinze ans destiné à une mort prochaine, (5 décembre 1560)?

Quant à la reine enfant, Marie Stuart, près de laquelle de vice-amiral aurait pu se recommander en souvenir de l'affaire d'Ecosse, elle devait reprendre, aussitôt son jeune époux disparu, le chemin de son pays natal, pour y mourir sur l'échafaud après dix-neuf ans de captivité. L'Amiral ne fut pas plus heureux avec le successeur de François II, Charles IX, ou plutôt avec la reine-mère Catherine de Médicis, régente du Royaume. La Reine-Mère pouvait-elle se risquer à accorder protection et secours à une entreprise qui donnait sujet déjà à tant de polémiques de caractère religieux? Son geste n'irait-il pas, aux yeux de certains, à l'encontre de la politique d'apaisement dont elle rêvait en vain? Le vaillant soldat ne symbolisait-il pas, en sa personne et en son œuvre, toutes les contradictions violentes dont elle souhaitait débarrasser le royaume? La polémique engagée, cette année-là (1560) et les années suivantes, par Villegaignon contre Calvin et quelques autres ne lui apparaissait-elles pas comme une suite dangereuse des débats qui avaient divisé les habitants de l'île Coligny? Enfin, le fougueux chevalier ne donnait-il pas à entendre en public qu'il n'était pas revenu au pays seulement pour préparer son retour au Brésil, mais aussi pour défendre son orthodoxie, et, par là même, la vraie doctrine?

Dans l'impossibilité de retourner aux "Iles", Villegaignon exerça désormais sa fougue de polémiste et sa vaillance de soldat en France, en Europe, toujours contre les hérétiques et les infidèles, jusqu'à sa mort, en janvier 1571, auprès de Pluviers, en Beauce. Il mourut comblé d'honneurs et de considération, à la grande déception de ses ennemis calvinistes qui n'avaient pas perdu l'espérance qu'il recevrait son châtiement. L'auteur anonyme de "l'Histoire des choses survenues" . . . n'avait-il pas écrit: "Voyez Hérodes, Judas Iscariote, Claude Neron, Julian l'Apostat, Arrius et de notre temps combien il y en a-t-il en Allemagne, Angleterre, Ecosse, et même en notre France? Et combien que notre Dieu ne nous fasse toujours démonstration exemplaire de tous ses ennemis, néanmoins le sang des meurtris, les cendres des brûlés, les eaux qui ont reçu les corps, l'air qui les soutient, la terre qui couvre leurs os, crient au Seigneur Dieu, et attendent son jugement sur les auteurs de telle impiétés. Partant nous ne nous devons ennuyer si notre Dieu tarde à châtier ses ennemis aussitôt que nous le souhaitons: mais attendra en

patience ce qui lui plaira ordonner. Il est certain que plusieurs trouvent étrange que le chevalier de Villegaignon respire aujourd'hui après avoir déclaré, tant par mer que par terre, tant aux sauvages qu'aux chrétiens, tant en ses écrits que par effet, qu'il ne fut oncques touché de la crainte de Dieu, vu qu'il est tellement favorisé en son outrecuidance, qu'il semble réservé pour colonne du siège Romain. Or, ami lecteur, je te prie de nous contenir dans les bornes qui nous sont limitées par la parole de Dieu, et faire jugement des choses advenir, par les passées. Ce qui est déjà survenu audit Villegaignon pendant que pas ses écrits imprudents et menées séditeuses il veut empêcher l'avancement de la gloire de Dieu, qui lui a suscité les Portugais qui ont pris sa forteresse de Coligny en Valois, n'ayant trouvé aucune résistance dedans parce que le dit Villegaignon s'étant surpris d'une appréhension que les sauvages le viendraient manger (se retira en France feignant qu'il lui était réservé par oracle qu'il restituerait l'Empire papal) n'avait pas ordonné telle compagnie de gens nécessaires pour le défendre d'un tel lieu combien qu'au nombre il y en eut quelques-uns vaillants et bien expérimentés aux armes, toutefois doutant qu'il étaient accompagnés de gens mal aguerris, mal entretenus, du tout atténués de famine et maladie, premier qu'attendre la fureur de l'ennemi, se retirèrent avec les sauvages; partant il fut loisible aux ennemis de jouir du Château qui avait été bâti aux dépens du roi de France, à la sueur et travail de beaucoup de gens de bien. L'artillerie marquée des armes de France, avec les poudres et munitions de guerre, ont été descendues à Lisbonne, principale ville de Portugal, en triomphe et trophée de la victoire. Les hommes retirés en terre ont reçu le cruel joug des sauvages, vivant sans aucune forme de religion, chose si triste et lamentable à conter, que mon cœur en gémit et mes yeux en jettent larmes. Voilà le commencement des jugements de Dieu sur le dit Villegaignon, par ainsi je crois que si la considération des dits jugements ne l'appellent à repentance, bientôt le Seigneur le réservera pour exemplaire plus ample de sa justice".

En effet, Men de Sá, gouverneur portugais du Brésil, appuyé et aidé par les jésuites, renseigné par le traître Cointa, qui s'était mis à son service, avait fixé l'attaque générale des positions française au 20 janvier (1567), jour de la Saint Sébastien, patron de la cité naissante de Rio de Janeiro. L'affaire commença par l'assaut du premier réduit fortifié, celui de la hauteur de Uruçumirim. La lutte fut rude mais les Portugais, enfin, l'emportèrent. Les survivants parmi les indigènes de la garnison furent tous passés au fil de l'épée. Les cinq Français, — des Calvinistes? — qui survécurent sur onze combat exas, furant, à leur tour, massacrés selon les uns, pendus d'après les autres.

L'île du gouverneur résista trois jours. Quant à la troisième et dernière forteresse, les défenseurs, démoralisés par leurs précédents échecs et la fougue des Portugais, se rendirent à merci avant même l'attaque. Un certain nombre d'écrits calvinistes furent trouvés dans l'île, nous apprend Anchieta. Plusieurs Français réussirent, pourtant, à s'échapper, non sans peine, sur quatre navires qu'ils avaient conservés dans la rade. Ce sont eux, très probablement, qui, au témoignage de Rocha Pita, tentèrent de s'installer sur les côtes de Recife qu'ils connaissaient assez bien. Le commandant d'Olinda s'opposa à leur dessein, et ils durent fuir de nouveau. L'un de ces Français écrivit alors sur une roche

ces mots dont le chroniqueur a conservé la fantaisiste graphie originale: "Le monde va de pis en pis".

Le reste des compagnons de Villegaignon ne tarda pas, non plus, à abandonner le Brésil. "Les Français, écrit un chroniqueur, vécurent depuis à la sauvagine, jusqu'à ce qu'aucuns trouvèrent moyen avec le temps de se dérober et passer en France és-navires Normands et chargèrent en ces quartiers, mais plus rarement et plus secrètement que par le passé (Lescarbot)". De son côté, écrit d'Aubigné, ceux des siens (de Villegaignon) qui purent endurer une rude nourriture, se retirèrent enfin en France par le secours de quelques navires marchands de Chine".

La destruction du Fort Coligny mit fin à la colonisation officielle des Français en terre brésilienne, mais non, à vrai dire, à la colonisation individuelle et anarchique, car, pendant presque un siècle, de 1504 à 1603, les Français, amis des puissants Indiens tamoyos, se maintinrent sur une grande étendue de la côte. Sans aide ni soutien de la métropole, par leurs seuls moyens, ils acquérèrent une si fort influence sur les tribus indiennes, qu'elle risqua de contrecarrer, une nouvelle fois, l'influence portugaise. Les jésuites portugais la dénonçaient avec une espèce de terreur, quarante ans après la chute du fort Coligny.

"Ainsi, écrivait Rocha Pita dans son style fleuri, comme aux lys français on n'avait entièrement arraché les racines qu'ils avaient lancées en cette terre, il leur fut loisible fleurir à nouveau sous le souffle des secours venus de France, et bientôt on vit la plante non seulement accrue, mais plus robuste encore qu'auparavant".

Cependant, les méthodes de colonisation employées par Villegaignon auraient pu peut-être gagner le Brésil à la France. Le témoignage de Mem de Sá n'est pas suspect quand il écrivait à la régente du Portugal: "La méthode que Villegaignon emploie vis-à-vis des sauvages diffère de la nôtre; il est libéral à l'extrême et rend une stricte justice; il pend les Français en faute sans forme de procès; pour cela il est très aimé des siens et des sauvages, il leur fait enseigner toutes espèces de métiers et d'armes, et les aide dans leurs guerres: les sauvages sont les plus vaillants de la côte; en peu de temps il peut devenir très puissant".

L'aventure de Villegaignon et de ses compagnons eut un retentissement européen; elle passa très rapidement les frontières de la France. Les pamphlets, dus à la plume des réformés, sont nombreux et d'une particulière violence.

Pour avoir quelque idée, du ton de la plupart de ces ouvrages, il suffit de parcourir certaines pages d'une "Apologie", qui, sous le nom du pasteur Richer, a été écrite probablement par Calvin lui-même. La première page du livre est ornée d'une gravure dans le goût de la Renaissance; Villegaignon y est représentée nu, à la façon des sauvages, avec une croix et un flageolet au cou. Heulhard explique ainsi cette image allégorique: "Sans doute la croix est celle de Malte et le flageolet prétend rappeler les instruments que les Topinamboux fabriquent avec les os des ennemis tués à la guerre. Villegaignon est de la famille des Cyclopes, mangeurs de chair; au propre, comme les peuplades brésiliennes; au figuré comme Heshurius. Heshurius est un second Polyphème, fils de Neptune, hideux, lui aussi, gigantesque, velu, barbu comme l'était

l'autre. Semblables aux héros d'Homère, les Calvinistes ont été jetés par la tempête dans l'île de Polyphème qui en a dévoré plusieurs. Mais Richer, nouvel Ulysse, s'est échappé avec ses compagnons des mains sanglantes de ce monstre, non sans lui avoir enfoncé l'épieu dans l'œil qu'il a au milieu du front. Ils ont regagné leurs vaisseaux en poussant des cris de joie plus forts que ses cris de douleur. Il s'est précipité dans la mer à leur poursuite, ils leur ont lancé un énorme rocher, mais il n'a pu assouvir sa vengeance et il est resté sur la rive écumant de fureur. Sa devise est celle d'un athée. "Je méprise Jupiter, le ciel et la foudre elle-même". Son portrait, c'est "ce monstre horrible, difforme, énorme, privé de lumière, et qui se console avec le flageolet pendu à son cou".

Quant aux jeux de mots latins qui entourent ce portrait, il faut un grand effort d'imagination pour les interpréter.

Nacocolax, c'est Nicolas et, en même temps, fauteur de trouble, Durand; *Dryandus*, homme des bois, — Villegaignon; *Vilisganeo*, vil débauché, — *Insignissimus Asinarius Molitensis*: l'illustrissime chevalier de Malte, ou le Très insigne Anier du Moulin — *Coctor gualk*: le docteur ès-loi où le rôtisseur ès-gueules: — *Rabula in cæno pharisiensi*: l'Avocat au Parlement parisien, ou le Pirate et le Sophiste, *Jugerum quatuor atheos anarchicus*: Le Roi, le grand Prêtre antartique ou l'Athée sans pouvoir sur quatre arpents, — *Kuclops assertor sententiæ antipaulinæ*: l'homme qui a rêvé d'une France antartique ou le Cyclope partisan de la doctrine contraire à Saint Paul.

Un poème latin, et il faut reconnaître qu'il a du ton, — c'est pourquoi on l'a attribué à Théodore de Bèze —, accompagne la gravure. En voici la traduction. "Ce tableau qui te représente la figure d'un cyclope monstrueux... Il y a plutôt été oublié quelque chose, pour l'impossibilité de réunir dans une courte page tant de signes distinctifs d'un corps énorme, tant de mouvements, tant de passions d'une âme mauvaise. Retenons-en seulement les vices les plus caractéristiques. Au lieu de Nicolas, il illustre le nom de Nacocolax qui convient à ses mœurs, son cœur est de bois de chêne dur et lui-même est digne d'en manger les glands. Comme il ne se connaît aucune trace de généalogie dont il puisse s'enorgueillir auprès des ignorants, il usurpe des titres vains et faux. C'est le fils d'un paysan, d'un toucheur de boeufs. A moins qu'on ne le déclare noble pour avoir sur le corps la marque du Roi de France imprimée ou fer rouge! Il aurait ainsi réparé par son industrie et ses exploits l'injustice que la nature lui a faits en naissant.

Valet digne de la meule, il se mêle aux chevaliers. Vil aboyeur, il veut se faire passer pour docteur en droit, alors qu'il éructe et vomit des mots emphatiques, parmi les ânes ivres, chien répugnant, esclave et client de la bande cynique. Mais ne mérite-t-il pas de plus grands honneurs comme excellent avocat, pour n'avoir jamais succombé dans aucune cause? Je le crois. Qui fut assez fou pour confier son droit à la bouche infidèle de ce bandit, quoique tout à coup il soit devenu théologien du Roi, qu'il était roi bien connu d'un royaume sans sujet et sans frontières, juste grand comme une cour de ferme, un enclos ou un temple? Comment, ennemi déclaré de Dieu et de la religion, il a voulu néanmoins se faire souverain pontife, c'est assez notoire chez les commères et les barbiers; ainsi que ce qu'il en est advenu: comment, ayant perdu tous ses compagnons et toutes ses forces livrées à l'Anarchie, il a revu notre septentrion pour s'affirmer à un autre Roi et à un autre Pape, par l'inter-

médiaire du Cardinal. Tout chaud de la sauce des cuisines lorraines, tout plein des boissons sorboniques (car ce sont aiguillons de bile), il s'agit fiévreusement pour défendre la vérité et protéger la doctrine sacrée contre les erreurs criminelles. Et comment s'y prend-il? Anthropophage, il arrache le Christ des cieux, Cyclope à la dent cruelle, il le mange vivant. Courtisane romaine, ton soldat est de retour, réchauffe-le dans ton sein joyeux: qu'aurais-tu fait, veuve d'un tel Atlas? et toi Sorbonne? O Democharès, toi qui portes sur tes épaules le poids de la foi chrétienne, repose tes membre fatigués. Et avec toi, la troupe entière et la fameux Maillard, héros au visage grave. Vous trois debout, le Saint Siège sera solide. Si, dépouillés de vos places et de votre rang (ce qui ne tardera pas,) vous en êtes réduits à changer de pays, ce grand Amiral-Roi vous conduira sur une flotte nombreuse aux Terres-Neuves où, après avoir rétabli votre Eglise, vous pourrez inviter le Pape Dieu".

L'île aux Français, — en fait, ce n'est plus qu'une presque île depuis qu'en 1922 l'urbaniste français Agache a jeté hardiment dans la mer la terre du "Morro do Castelo" et que cette terre est devenue le champ d'aviation Santos-Dumond —, l'île changea souvent de propriétaires avant d'appartenir enfin à l'État qui y a installé l'École de la Marine ; elle a conservé, à travers les siècles, sous les graphies les plus diverses et les plus fantaisistes, le nom de son premiers occupant: le vice-amiral Nicolas Durand de Villegaignon, chevalier orthodoxe de l'ordre de Malte.

Bibliographie sommaire

- THÉVET ANDRÉ: *Les Singularitez de la France Antartique nommée Amérique; et de plusieurs Terres et Isles découvertes en nostre temps.* A Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558 (en réalité 1557) — in-4.^o, 144 ff.
- LÉRY (JEAN DE): *Histoire d'un voyage fait en terre du Brésil, autrement dite Amérique. Contenant la navigation, et choses remarquables, veues sur mer par l'auteur. Le comportement de Villegaignon, en ce pais là...* Edition Charly Clerc, avec une introduction et une bibliographie, Paris, 1927, in-8.^o, 319.
L'édition originale est de 1578, La Rochelle, in-8.^o, 486 pp.
- CRÉSPIN (JEAN): *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Évangile, depuis le temps des apostres jusques à l'an 1597, comprises en douze livres*, s. l. (Genève), 1597, in-fol. de 758 ff. et table. Edition nouvelle précédée d'une introduction par Daniel Benoît, et accompagnée de notes. Toulouse, Société de livres religieux (protestants), 1885-1889, 3 vol. gr. in-8.^o.
- HATON (CLAUDE): *Mémoires... contenant le récit des événements accomplis de 1553 à 1563, principalement dans la Champagne et la Brie*, publiés par M. Félix Bourquelot... Imp. impériale, 1857, 2 vol. in-4.^o (Collection des documents inédits sur l'Histoire de France).

- ANCHIETA: *Cartas, informações, fragmentos históricos e sermões do Padre José de Anchieta*, s. J. ed. Afranio Peixoto, Rio, 1939, in-8.º, 567 pp.
- LESCARBOT (Marc): *Histoire de la Nouvelle France...* A Paris, chez Jean Millot, 1609, 833 pp. en 3 tomes n. 8.^o
A la page 209 une gravure sus cuivre représente une "figure du port de Ganabara du Brésil".
- GAFFAREL (PAULO): *Histoire du Brésil français au Seizième siècle*, Paris, Maisonneuve, 1878, IV — 513 pp., 3 cartes.
L'ouvrage est dédié à l'Empereur D. Pedro II.
- HEULHARD (ARTHUR): *Villegaignon, roi d'Amérique, un homme de mer au XVI^e siècle (1510-1572)*. E. Leroux, Paris, 1897, in-fol. VI — 366 pp. Illustrations.
- SERAPHIM LEITE: *História da Companhia de Jesus no Brasil*, Lisbôa, 1938, 6 vol. — passim.
- CH. A. JULIEN: *Les Voyages de découverte et les premiers établissements (XV-XVI^e siècles)*. Paris, Presses Universitaires, 1948, 544 pp.